

# Voix de femmes

Poésie

GaËLLE Rauche

Je suis à ma juste place,  
sur le bon chemin.  
A la croisée de ma propre route  
sur laquelle ont marché mes ancêtres.  
Des fantômes. Qui ont oublié  
de me nommer. *Gaëlle*.  
Fille de mes parents, eux-mêmes enfants  
de leurs parents, eux-mêmes.  
Et j'ai longtemps marché,  
pour trouver la place  
qu'on ne m'avait pas faite.  
Et j'ai longtemps cherché,  
remonté les avenues  
des amours insipides  
à la recherche du signifiant,  
sens premier, archaïque.  
Je me suis perdue,  
aux confluences  
des générations avortées,  
je me suis nommée.  
A moi-m'aime.  
Inscrite désormais  
du côté de la vie,  
où j'accueille  
et cueille l'absence.  
Et je vis, *GaËLLE*.  
Née d'un prénom pluriel,  
qui m'a enfermé  
dans la projection  
de leurs regards,  
uniques. Petite fille,  
réparatrice d'âmes,  
protectrice des vides absolus.  
J'ai continué à mourir  
dans le miroir  
de leurs pupilles figées,  
qui se voyaient, en moi  
qui ne m'ont pas laissée  
de place, où marcher.  
Seule. J'ai arpenté,  
pérégriné à la recherche  
de moi-m'aime.  
Et je me suis trouvée.  
Morte. Vivante.  
J'ai survécu à l'enfer  
des suicidés.  
Je me suis trouée.

Et je suis là, ensemble.  
Loin des reflets enfermant.  
Serments différenciés.  
Je reçois, l'étrangère en moi.  
Je suis née, *Femme*  
à la commissure des livres  
que j'embrasse.  
Pages entières finies  
d'être déchetées.  
Que j'ouvre dans un soupir de joie.

Je suis née à moi-m'aime  
dans la trame de l'infini.  
Je suis *Femme*, désormais.

Sous le voile,  
se cache l'histoire  
d'une vie,  
qui ne s'est pas  
écrite. L'histoire  
de ma famille.  
Où on accueille pas  
les filles.  
On les dévore.  
Ma grand-mère,  
chronophage.  
La chair déchiquetée  
dans ses babines  
en sang, décapite  
ses enfants.  
Elle s'appelle  
Marie-Madeleine  
dite Gisèle,  
dans ma famille  
on se renomme,  
mante religieuse,  
qui arrache les têtes  
des générations passées,  
et celles, qui ne passeront pas,  
qu'on aura tué dans l'œuf.  
Dans ma famille,  
on tue les enfants  
à naître,  
à n'être rien,  
que le miroir  
de ses pêchés,  
que l'on cueille,  
comme un fruit gâté.  
Tombé. Trop près  
de l'arbre. Et qui meurt.  
De cette moisissure  
qui nous fait  
pourrir de l'intérieur  
du pacte que l'on a pas  
signé avec ses ovaires.  
Au tropique du cancer,  
les sorcières dansent  
autour des tombes,  
pour ressusciter  
les ancêtres,  
prêtresses,  
qui décideront  
si l'enfant doit,  
vivre mort  
ou mourir vivant.

On ne naît pas.  
Ni homme.  
Ni femme.  
On naît spectre.  
Condamné à habiter  
un corps, qui n'est  
pas nôtre, et à errer  
entre deux bombes.  
Coincé, entre le monde  
et ses bas-fonds,  
qui se traîne  
salement jusqu'au  
cimetière. Où on  
ne visite pas les morts. Où on  
habite. Dans ma famille.  
On subit. Jusqu'au jour  
de l'incantation,  
un jour de lune pleine  
où les miroirs  
ne reflètent plus  
les âmes tapies  
dans l'ombre des têtes  
coupées, une femme  
s'entête, se lève  
et renaît.

**FEMME POETE.**

Née à la poésie  
comme on naît  
à la vie,  
un soir de lune pleine  
en terre africaine  
au son des tambours battant  
balafons vibrant,  
au son des voix qui se sont tues  
j'ai marché dans les rues  
pour trouver la place  
qu'on ne m'avait pas faite  
que j'ai longtemps revendiquée,  
j'ai levé la main  
pour me détacher  
de l'arbre où j'étais suspendue  
où j'ai longtemps attendue  
en silence...  
et désormais  
je prends la parole  
pour porter le monde  
d'une plume féconde  
que j'ancre dans l'espoir  
que je nourris d'histoires,  
je suis, femme et homme  
ensemble dans un berceau  
d'humanité partagée,  
j'écris, pour nous garder en vie.

L'arbre des pendues se rebelle

de son feuillage nu.  
Et de ses branches qui plient  
sous le poids des mortes  
qui se balancent  
dans une folle farandole  
qui tournoie sur elle-même.  
Offrir une sépulture de la décence  
qu'elles ont perdue,  
volée aux 4 vents de cette errance  
qui les maintient, vivantes.  
Leurs fils accrochés aux poignets  
nous stigmatés un peu toutes.  
Et farder leur sourire  
sous les coups qui les pleuvent,  
nous sommes la même ronde  
aux lèvres suspendues  
au désir inavoué  
au sujet repent  
objet de tous les vices  
de nos vertus déchues.  
Nous sommes nées pendues  
à un tronc sans racines,  
allaitées par sa sève cannibale.  
Nous sommes nées vêtues  
d'une innocence pleine,  
et d'un cœur trop ouvert  
qui quémande l'amour,  
celui qu'on a déçu.  
Nous sommes nées perdues,  
destin inénarrable  
nous avons tournoyé,  
enchantées, nous laissant  
embrasser  
par qui voudrait  
tenir la manivelle  
activer les pantins,  
les marionnettes accrochées  
n'ont pas d'autre dessein  
que celui de se pendre  
aux baisers des amants,  
qui agitent leurs bras  
activent leurs petits doigts,  
déroulant la bobine  
de leur vie qui défile,  
qu'elles se voient  
regarder, et se plaindre  
dans des cris étouffés,  
des symptômes de rage  
qu'on voudrait enterrer.  
Être docile, être sage

accepter l'étrangère,  
celle qu'on a mise en nous  
dans un silence d'aimer  
raoler nos fiertés  
et s'étouffer avec ;  
une femme accepte  
et se tait. Écoute ta grand-mère  
qui t'a appris qu'aimer  
était une longue guerre  
reprend les larmes  
reste au combat  
comme ta mère avant toi,  
tu es née sacrifiée  
aux filles dans la famille,  
tu es née pour.



*Trahir*  
Arbre  
Trahir  
**Sujet**  
Pleurer  
Écrire  
*Trahir*  
S' écrire  
**larmes**  
VOIX  
Trahir  
FEMME  
Devenir  
**ÊTRE**  
Écrire  
Racines  
**Sujet**  
Dire  
Donner  
Terre  
**Trahir**  
Mère  
Devenir  
Sujet  
Branches  
fille  
Trahir  
VOIX  
Se dire  
*Ancêtres*  
Femme  
TRANSMETTRE

M'aime quand  
tes yeux  
ne cherchent plus  
les miens.

M'aime quand  
tes lèvres  
ne trouvent plus  
mon nom.

M'aime quand  
je-nous  
m'aime quand  
tu hais  
m'aime quand  
tu mens  
m'aime quand  
je sais.

M'aime quand  
tu *absence*.  
M'aime quand  
je *silence*  
m'aime quand  
je *larme*  
m'aime quand  
je *désespoir*  
m'aime quand  
je *morte*  
lentement.

J'attends les signes  
j'apprends les cartes

j'apprends à attendre  
que tout change  
et que rien ne bouge,  
sagement, j'attends.  
Et je me laisse à un poteau,  
je rouille, et plus je rouille,  
plus j'attends, l'attachement,  
c'est cela m'aime que j'attends,  
l'attachement. Et c'est long  
d'attendre. Mais ça me laisse  
vivante. Ou morte vivante.  
Cette ville est pleine  
de femmes mortes vivantes  
qui attendent, l'*attache-ment*,  
sur le fil. Le téléphone  
ne sonne pas, et elles attendent.  
Elles pensent que l'amour  
est une histoire de temps.  
Et en attendant, elles attendent.  
Elles ne savent pas  
qu'elles méritent mieux,  
Elle attendent, le monde,  
n'est pas très respectueux  
de les faire attendre, pour changer.  
Et pourtant, elles attendent.  
Et elles se laissent, à un poteau rouillé,  
elles rouillent. Elles sont le poteau.  
rouillé, absent aux yeux du monde,  
alors, pourquoi changerait-il le monde,  
Quand son poteau est à sa place,  
toujours à la même place, muet,  
des mots qu'il ne peut pas dire  
car il ne se dit pas, il attend.  
Il se laisse, il ne se lasse pas,  
il se laisse, sur fond de béton froid,  
pour mieux attendre, sans rien apprendre,  
ce qu'il ne dit pas.  
Les poteaux ne disent pas,  
ils attendent. Celui qui passe,  
celui qui s'assouvit, et l'avilit.  
Dans un jet plus haut que l'autre jet,  
dans un besoin qui ne se désire pas.  
Cette ville est pleine de poteaux morts,  
qui attendent, que le monde  
redevienne vivant.

Enchaînées  
à son propre boulet  
et que l'on traîne

sur une patte, folle,  
morte de la gangrène  
de vivre.

Le dictat société  
d'en haut,  
duel,  
communautaire-  
ment, admis,  
soumis,  
ingurgité,  
rarement pensé,  
comme la carne  
à nos pieds,  
diffformes,  
informes  
et, croire.

Que l'on néés rien  
que l'autre est tout,  
que l'on n'est tout  
et qu'il n'est rien,  
dépendantes,  
à sa botte,  
manipulées,  
et accrochées  
à son regard,  
sa voix,  
l'amour,  
celui qu'il donne,  
ne donne pas,  
et qu'il reprend.

Croire.

Que l'on ne puisse pas,  
vivre sans lui  
et accepter.

Tout.

Toujours.

Quand le temps borne  
tout à tour,  
s'alourdir  
et trébucher  
sur ses chaînes.

Perdre un doigt,  
un pied,  
perdre la vie.

Penser,  
jouer,  
garder la main,  
miser,  
gagner,  
mais perdre

pour de vrai,  
la vérité que l'on se doit  
à soi.

Même.

Quand le mensonge  
est confortable,  
repli d'emphase  
à face  
avec soi  
et accepter  
de s'enfermer  
dans son couple,  
dans son groupe  
d'appartenir,  
une racine  
qui s'embulbe  
et dont les branches  
se déhanchent.

Danses.

Sens le souffle  
que tu portes  
sur la terre  
et ne t'enserres  
pas à la porte  
restée close.

Relèves,  
lèves-toi,  
et marches.

D'abord un pas,  
un pied,  
sans ce boulet  
qui t'ankylose  
sans prendre grade  
tu peux voler.

Tu es légère  
quand rien ne t'attache  
quand tout se lie  
liant,  
lié.

Deviens le souffle  
que tu portes,  
deviens le fil  
et accroches-toi  
au bras,  
de l'enfant  
que tu étais.

Deviens.

Ton propre droit.

**FEMME.**

Deviens.

Celle que tu es.

Tu n'es pas obligée d'être une guerrière,  
mettre du vulgaire dans ta lumière  
pour être à la hauteur,  
de répondre à la violence par ta violence,

quand tu es prête, toute prête à exploser,  
quand on te mord,  
tu sais mordre plus fort encore,  
mais tu n'es pas obligée,  
tu peux juste laisser  
sourire ton corps fatigué  
par toutes ses luttes  
et accepter de porter  
la douceur de tes pas,  
la tendresse de ta voix,

Le silence.

Ce matin  
je prends le temps  
de me lever  
me retrouver  
je suis vivante



après l'orage  
gronde la pluie  
et son odeur  
de terre brûlée  
caresse mes os  
et mes cheveux  
fiévreux,  
je ne suis plus en colère  
après les Hommes,  
je ne prendrai pas  
les armes  
que j'ai prises avant,  
en levant le poing  
pour exister,  
dans la paume  
de ma main ouverte,  
j'ai gravé mon nom  
et je l'entends  
résonner,  
je suis femme  
complexe,  
j'ai accepté  
de m'accepter,  
accepté  
ma douceur  
où court  
un ruisseau  
où chante  
le cœur  
où naîtra  
la vie  
où les mots  
sont caresses  
où les larmes  
sont joie  
où j'ai cueilli  
la nuit,  
et je marche  
avec elles,  
je suis toutes  
elles sont moi,  
nous retissons  
la toile  
du féminin  
blessé,  
nous sommes femmes  
et nos poings  
sont baissés,  
nos bras  
à l'horizontale

pour pouvoir  
s'embrasser,  
et nos jambes  
verticales  
dans la terre mère  
que le ventre  
a ancrée,  
nos voix  
à l'unisson  
chantent  
pour toutes  
les femmes,  
du passé,  
du futur,  
nos gorges sont  
génération,  
elles appellent  
la raison,  
elles scandent  
l'harmonie,  
nous ne sommes pas  
guerrières,  
nous sommes paix  
et lumière,  
nous sommes clair  
et obscur,  
nous sommes bleu  
et azur,  
j'ai laissé  
ma colère  
sur le rebord  
de moi,  
pour retrouver  
le centre  
du périnée  
qui chante,  
je ne prendrai pas  
les armes  
je ne serai pas  
un autre  
patriarcat,  
je ne serai pas  
ce qu'ils attendent  
de moi.

Je suis femme

juste

au bon endroit.

Sortie du ventre de la terre  
entre les entrailles du vent  
mourir puis renaître  
pour la première fois  
trouver sa place  
payer sa dette de vie

payer le prix de sa liberté  
être une femme libre  
faire vibrer sa voix  
qui résonne en écho  
de mes sœurs d'âme, f'âmes,  
et ne pas s'excuser à être  
libre, de choisir son chemin  
rebrousser sa frousse  
et ne pas avoir peur  
de ne pas se retourner  
laisser derrière soi les chaînes  
qui m'empêchaient  
de baisser le poing  
de lever la tête  
et d'avancer,  
même sous terre  
je ne me coucherai pas,  
même sous terre  
je resterai debout  
comme *Rosa*  
je ne laisserai pas ma place  
et je refuserai qu'on me dise  
celle que je dois occuper.

*D'où viens-tu,  
lui demande-t-il.*

*Je ne sais pas,  
lui répond-elle.*

*Vient-on toujours de là*

**où nous sommes nés.**

Je me sens  
d'un autre endroit,  
d'un autre ventre.  
Je sais que d'autres bras  
m'ont bercée,  
j'ai habité ceux  
qui m'ont nourrie  
dans une couveuse  
qui me maintenait  
en survie.  
J'ai loué les bras  
d'une mère  
qui m'a aimée  
mais j'ai toujours su  
que j'étais l'enfant  
d'une autre terre.  
Je suis, *Jasmine*  
et mes cheveux  
dansent la révolution  
d'un autre  
printemps,  
qui fait fleurir les mots  
que je cultive  
dans le ventre  
de la terre, ô.  
Je suis cette fleur  
qui pousse  
à la lumière du jour  
qui se lève  
sur les sentiers battus  
par nos pas nus et lourds  
des sociétés qui nous tuent.  
Et je ne suis pas seule.  
Je porte sur le dos  
toutes les ancêtres  
qui se sont levées  
pour notre dignité,  
nous sommes venues  
en paix,  
le poing baissé  
et les bras ouverts,  
pour t'embrasser ma sœur  
de la même race humaine,  
celle qui, pleure  
sur nos corps exposés  
à la puissance des plus offrants,  
qui pleure sur nos corps mutilés,  
violés, vitriolés, enterrés vifs, assassinés,  
qui pleure sur nos corps meurtris

qui se cachent et se soumettent  
aux traditions qui nous attachent  
à la place à laquelle nous sommes nées,  
Femmes. Flammes de l'humanité  
qui vacillent à chaque fois  
que le monde s'acharne  
à éteindre notre lumière  
dans le souffle de la folie  
meurtrière des hommes  
qui ont sans doute oublié  
de quel sexe ils sont sortis,  
ma sœur, mon frère,  
mais où sont passés  
les enfants de Prométhée  
prêts à lutter pour réparer  
nos corps blessés  
par le virilisme qui s'octroie  
un droit de propriété  
devant la belle indifférence  
aux yeux bandés.  
Je suis la fille  
de *Maya*,  
de *Rosa*,  
de *Simone*,  
de *Frida*,  
de *Mama Africa*,  
de toutes les femmes  
puissantes qui un jour  
se sont levées  
pour que je puisse parler.  
Je suis la fille  
de toutes les femmes  
qui m'ont inspirée ces mots  
qui ont libérée ma voix  
qui résonne en écho  
de nos luttes non armées,  
je te l'ai dit ma sœur  
je viens le poing baissé  
pour te donner la paix  
et continuer ensemble  
sur le chemin du monde  
où notre colère impuissante gronde,  
dis leur que nous ne sommes pas seules,  
nous sommes venues leur souffler  
qu'un jour nouveau s'était levé,  
un jour couleur d'espoir  
pour toutes les femmes  
qui n'ont jamais appris à marcher  
sur le silence des fusils  
qui parfume les cheveux  
que nous portons en bataille

et qui tombent dans nos corsages ouverts  
sur les frontières de notre liberté.  
Dis leur. Qui je suis.

Je suis, *Jasmine*  
et que mon corps blessé  
n'est pas mort sous leurs  
coups mais il danse la révolution  
de nos âmes bleuets.

Il danse

En transe

Au rythme des prières  
Des tambours chamaniques  
Il danse les souvenirs  
De nos corps amnésiques  
Habité par le chant

De celles qui se sont tues  
Il dans ici  
Pour celles de là-bas  
Je suis une femme tootsie  
Une enfant de Boutcha  
Violée par les soldats  
Une fille autochtone  
Morte au Canada  
Enfant de la terre mère  
J'ai trop longtemps marché  
J'ai porté nos combats  
Et mes larmes guerrières  
J'en ai fait des boquets  
Que je dépose en pleurs  
Aux pieds de nos armées  
Humaine et désarmée  
Usée par tant d'années  
A porter nos silences  
Dans des déserts de bruits  
Pour que le monde avance  
Je me suis relevée  
Blessée mais pas à terre  
Me suis mise à danser  
  
Entends-tu ma prière

A l'ombre de Trintignant  
les corps se ramassent à la pelle  
et les femmes se lèvent.

*Féminicide,*  
quel est le problème avec ce mot là.



Un jour  
j'ai su  
que  
je vivrai  
que  
j'arrêterai  
de  
survivre  
pour  
habiter  
pleinement

la vie  
et l'espace  
ancrée  
dans le sol  
les pieds  
plantés  
dans  
la terre  
fertile  
pour porter  
ma voix  
du lieu  
où j'habite  
le monde  
et partir  
à sa  
rencontre  
en part  
belle  
de moi  
m'aime  
me trouver  
vraiment  
sans avoir  
peur  
de me  
perdre  
car  
mes pieds  
auront  
touché  
le sol  
et se seront  
enfondés  
dedans  
jusqu'aux  
chevilles  
qui cesseront  
d'être  
fragiles  
je serai  
forte  
robuste  
comme  
un arbre  
qui ne pliera  
pas sous  
le poids  
de ses  
propres

branches  
je serai  
vivante  
et la sève  
coulera  
dans mes  
nervures  
je serai  
arbre  
et je pourrai  
arrêter  
de voyager  
pour  
partir  
je partirai  
loin  
dans tous  
les espaces  
"de terre,  
de mer,  
d'amour  
et de feu"  
je partirai  
sans avoir  
peur  
de ne  
pas  
revenir  
le monde  
sera  
ma maison  
et par  
toutes  
les fenêtres  
je tendrai  
la main  
pour te  
trouver  
sans cesse  
et te trouver  
entre  
les portes  
sans seuil  
je viendrai  
à ton accueil  
car tout  
sera  
dégondé  
nous  
n'enfoncerons

plus  
les entrées  
plus  
les sorties  
nous  
serons  
présents  
à nous  
mêmes  
l'un dans  
l'autre  
soi  
m'aime  
nous  
habillerons  
la ronde  
de notre  
tendresse  
infinie.

Tu es  
le vêtement  
de mon naître  
au monde.

Tes caleçons et mes chaussettes sales  
dans le même tambour  
et en public  
c'est l'étape d'après,  
ta brosse à dents sur mon lavabo  
tes poils dans ma baignoire,  
j'ai marché dans la rue ce matin-là  
avec un sourire qui disait  
« j'ai lavé ses caleçons ».

Tes poils ont fini de se dissoudre  
dans le calcaire.  
Tu as récupéré tes caleçons,  
j'en ai gardé un que je renifle encore  
pour me souvenir de cette odeur d'avant la crasse  
où tu mettais ma tête et que tu appuyais  
alors que je disais non...  
mais plus vraiment.  
Un jour j'ai arrêté de dire non.  
Je me suis juste retournée  
et j'ai attendu que tu finisses  
pour m'insulter juste après,  
m'humilier encore une fois.  
Je lavais tes caleçons  
que d'autres enlevaient  
c'est l'étape d'après,  
les caresses,  
les coups,  
les cris,  
c'est ma faute  
tu me l'as dit  
puis à nouveau,  
les cris...  
tes caleçons  
que je veux juste  
arrêter de laver,  
de toute façon  
je les abîme,  
c'est toi qui me l'a dit...  
je ne sais pas faire la lessive  
je ne sais pas faire à manger  
je ne sais même pas baiser  
c'est toi qui me l'a dit,  
tu vas en prendre en une autre  
et lui apprendre.  
Je suis trop grosse,  
j'ai maigri,  
je ne suis toujours pas assez,  
je suis trop,  
je suis cocue  
ce n'est pas toi qui me l'a dit,  
d'ailleurs toi  
tu me dis que ce n'est pas vrai  
droit dans les yeux  
alors je prends ton caleçon  
et je le mange,  
c'est la seule chose  
qui t'appartienne  
qui rentrera désormais en moi.  
Avale et tais toi.  
Tu as été une bonne fille

comme ta mère te l'a appris.

Je suis la fille de nos mères,  
je suis la mère de nos filles,  
je suis la sœur tombée  
sous les coups qui  
battent le pavé,  
je suis le poing baissé,  
la main tendue,  
le bras qui se soulève,  
je suis la trêve amie  
au banc des utopies,  
je suis l'espoir déchu  
sur un trottoir, dans une gare,

les yeux hagards,  
le monde nous asphyxie,  
je suis le cri porté  
par l'enfant à sa mère,  
je suis le frère tué  
là où meurent les rêves  
dans un parterre d'argile,  
je suis les doigts agiles  
qui pétrissent la mémoire  
de l'histoire oubliée,  
la lumière des parts d'ombre,  
je suis le nom écrit  
sur les tombeaux marins  
qui crache sur les desseins  
des trombozes bleu marine,  
je suis la liberté  
gravée sur l'avant-bras,  
je suis le matricule  
que demain retiendra,  
la peau qui marque le fer  
et l'arbre qui fleurit  
aux larmes des insoumis,  
je suis l'humanité  
qui relève la tête  
la dignité en fête  
du cortège qui se lève,  
je marche à tes côtés,  
leurs pas dans nos sillons  
pour que le sang des justes  
abreuve l'horizon,  
aux âmes humaines,  
écrivons l'érosion  
qui tape nos artères  
nos corps à l'unisson  
et nos cœurs aux abois  
qui écoutent en silence  
le matin reviendra.